



[Vol. 23, No. 2 \(juillet 1995\)](#)

Point de vue : Vandana Shiva "monocultures, monopoles, et masculinisation du savoir"

par Vandana Shiva

Vandana Shiva est directrice de la Research Foundation for Science, Technology and Natural Resource Policy, Dehradun (Inde), auteure de nombreux ouvrages dont Staying Alive: Women, Ecology and Development (Zed, 1989), Monocultures of the Mind (Zed, 1993) et, en collaboration avec M. Mies, Ecofeminism (Zed and Kali, 1993).

Les modes de pensée ne sont pas biologiquement déterminés mais plutôt culturellement modelés. S'il est un phénomène qui illustre bien l'influence de la culture sur la pensée, c'est celui de la masculinisation du savoir.

L'entreprise scientifique a été lancée par des hommes vivant en Europe et qui ont ainsi mérité le titre de « pères » de la science moderne. Selon Francis Bacon, cette science moderne a vu le jour avec « la naissance masculine du temps ». Une telle expression trahit le point de vue des pères fondateurs qui estimaient que leur approche particulière du savoir était masculine et donc particulière au sexe. Brian Easlea rappelle, dans *Science and Sexual Oppression*, que Francis Bacon a enjoint aux « véritables fils du savoir » de découvrir une voie qui les ferait pénétrer dans les « retranchements les plus intimes » de la nature, « unissant toutes leurs forces contre la Nature des Objets pour prendre d'assaut et investir ses donjons et ses forteresses. »

Nous ne nous attarderons pas sur la façon dont les pères de la science moderne percevaient celle-ci comme spécifique au sexe. Nous discuterons plutôt de la manière dont la science est aujourd'hui en train d'être masculinisée à nouveau. Comme première étape, on considérera trois aspects particuliers de la science moderne : son réductionnisme et sa fragmentation intrinsèques ; la séparation qu'elle fait entre celui qui connaît et la connaissance qu'il acquiert ; les liens de la science avec le pouvoir économique.

Le réductionnisme a abouti à la destruction de la diversité et a vu l'émergence de ce que nous avons appelé « les monocultures de l'esprit ». Les deuxième et troisième aspects ont mené à la création de monopoles du savoir, dont le dernier avatar s'exprime dans « les droits de propriété intellectuelle ». En agriculture, tant les monocultures que les monopoles offrent des exemples frappants de masculinisation du savoir.

Monocultures de race, de classe et de sexe

Ce qui frappe dans les champs des paysannes des pays en développement, c'est la diversité des cultures. L'Inde a un programme de préservation de la biodiversité agricole qu'elle désigne sous le nom de navdanya, les « neuf graines ». Le navdanya est un système de polyculture aussi bien qu'un microcosme de la complexité du cosmos.

Dans les zones pluviales, ce système exploite un modèle de culture appelé baranaja, littéralement les «

douze graines ». Les graines de douze espèces différentes (souvent plus de douze, mais jamais moins) sont mélangées, puis semées de façon aléatoire dans un champ engraisé avec du fumier. Les relations qu'établissent les différentes plantes créent une symbiose contribuant à l'accroissement de la productivité des récoltes.

La culture de la diversité relèverait donc d'une stratégie agricole visant des rendements élevés et des revenus considérables. Une diversité des espèces vivant en association et en interaction symbiotique débouchera sur une structure autogérée des systèmes vivants : c'est le fondement même des polycultures et des écosystèmes agricoles. Au sein de tels systèmes, des collectivités humaines sont les partenaires d'autres espèces pour préserver le processus écologique et répondre aux besoins humains. Une agriculture diversifiée sera toujours caractérisée par la décentralisation, la stabilité écologique et la productivité économique.

Ceux qui prêchent la monoculture dénigrent cependant les polycultures qu'il juge inefficaces et d'un faible rendement. Les « améliorations » apportées aux monocultures, telles que définies par les grandes entreprises agricoles et les chercheurs occidentaux, en agriculture ou en foresterie, constituent souvent une perte sèche pour les pays du Sud surtout pour les pauvres. La productivité des monocultures n'est élevée que dans un contexte restreint, lorsque le rendement représente une portion bien définie de la biomasse des terres boisées et des champs agricoles (p. ex. le bois dont on tire la pâte de papier). Par comparaison, la productivité et la viabilité globales sont bien plus élevées dans les systèmes mixtes d'agriculture et de foresterie dont les productions sont diversifiées.

Mais les sociétés transnationales, les systèmes internationaux de recherche et les organismes multilatéraux, qui dirigent principalement des hommes blancs, se servent des monocultures comme d'un outil essentiel pour contrôler et accumuler des capitaux. Au Sud, les paysans et les paysannes, ainsi que les collectivités forestières trouvent dans la diversité une source à la fois d'abondance et de liberté.

Monopoles de savoir

Le libre-échange que pratiquent les sociétés transnationales repose sur des mesures protectionnistes et monopolistiques telles que les brevets sur les formes de vie qu'imposent les lois sur la propriété intellectuelle (pi). Les brevets privent en effet les cultivateurs de leur droit de produire en toute liberté, puis de sélectionner et de vendre des graines.

Les discussions du GATT sur les différents volets des « droits de pi qui touchent au commerce » prennent pour hypothèse que seules les recherches des savants à la solde de grandes sociétés méritent protection et compensation.

Personne, malheureusement, n'a songé au fait que la pi provoquera une véritable saignée des ressources et des connaissances des pays du Sud au profit des pays du Nord, sans aucune compensation pour les premiers. Pas plus qu'on ne se pose la question de savoir pourquoi la pi telle que définie dans l'accord du GATT ne s'applique qu'au savoir et à l'innovation qui génèrent des profits. Dès que ce savoir et cette innovation ont des fins sociales, notamment la santé publique et l'agriculture viable, ils ne sont plus considérés comme une « contribution intellectuelle ».

Une reformulation plus équitable de la pi reconnaîtrait que les cultivateurs et les guérisseurs traditionnels les premiers ont sélectionné, amélioré et préservé la biodiversité ; les seconds ont eu recours à la diversité végétale à des fins thérapeutiques ont des droits de pi antérieurs qui méritent d'être protégés. Lorsque ce savoir et cette biodiversité sont exploités commercialement, il ne serait que juste que leurs auteurs participent à la prise de décisions sur l'exploitation éventuelle de ces richesses et les modalités de compensation.

L'insistance des grandes sociétés à obtenir des brevets sur la biodiversité se fonde sur l'hypothèse, fautive, que ce n'est que grâce à leurs investissements que se produit l'innovation. Les précieuses graines des paysans perdent donc toute valeur à cause des règles imposées par les grandes sociétés qui sèment leurs

propres graines dans le monde entier et en tirent des bénéfiques. Les variétés indigènes, ou naturelles, fruit du labeur humain, produites et utilisées par des agriculteurs du Sud, sont considérées comme des « cultivars primitifs » ; les variétés créées par les centres de recherche internationaux ou par les sociétés transnationales de semences sont, quant à elles, étiquetées « classe améliorée » ou « classe élite ». La hiérarchie qui naît de ces catégories prend toute son importance lorsque surgissent des différends.

Le problème des brevets de protection des formes de vie améliorées soulève plusieurs questions de nature politique sur la propriété et le contrôle des ressources génétiques.

D'abord, tout processus de manipulation des formes de vie ne commence jamais à zéro, mais prend appui sur des formes préexistantes, ne serait-ce que dans le cadre d'un système de lois coutumières. Deuxièmement, l'ingénierie génétique ne crée pas de nouveaux gènes, mais ne fait que permuter des gènes qui existent déjà. Au cours de ce processus, des organismes complexes qui ont évolué naturellement pendant des millénaires grâce au travail des paysans, des sociétés tribales et des guérisseurs du Sud, ne sont plus considérés que comme de simples contributions à l'ingénierie génétique. Cette dévalorisation et cette fragmentation conviennent sans doute aux intérêts commerciaux mais violent l'intégrité de la vie tout comme les droits de propriété des habitants des pays en développement.

Des pays comme les États-Unis se fondent sur les règles du commerce pour imposer des brevets et des droits de pi à des pays souverains du Sud. Les premiers sont prêts à accuser les seconds à poursuivre des « pratiques commerciales déloyales » s'ils n'adoptent pas les lois américaines monopolistiques sur les formes vivantes.

En fait, ce sont les États-Unis qui se livrent à des pratiques déloyales dans l'usage qu'ils font des ressources génétiques du Sud. Ne se sont-ils pas emparé sans vergogne des germoplasmes des pays en développement pour ensuite générer des millions de dollars de profits dont les premiers propriétaires n'ont pas vu un sou ? Une variété sauvage de tomate (*Lycopersicon chomrelewski*), obtenue du Pérou en 1962, a permis à l'industrie américaine de la transformation de ce secteur d'accroître de 8 millions de dollars américains par an son chiffre d'affaires en augmentant la teneur des matières solubles. Or, nul pourcentage de ces profits n'a fait l'objet d'un partage avec les paysans péruviens. Ainsi, plus de 500 ans après Colomb, la pi est devenue l'instrument d'une nouvelle colonisation. Ceux et celles qui, au Sud, se sont battus pour échapper à la colonisation ne laisseront pas ainsi brimer leur liberté.

La Satyagraha

La graine Satyagraha est rapidement devenue un symbole de la nouvelle lutte pour la liberté. Ce combat veut que soit faite toute la vérité sur le « libre échange » par des méthodes non violentes et démocratiques qui s'inspirent de Gandhi. Le mouvement de résistance entend d'abord promulguer les droits de pi que partagent les collectivités du Sud qui ont transmis à l'humanité les riches connaissances d'une nature polyvalente. Il développera aussi des solutions de rechange en créant des banques communautaires de semences, en assurant l'approvisionnement des agriculteurs en graines de provende et en présentant des options agricoles viables pour les différentes régions du monde.

La graine est devenue pour nous un symbole de liberté en cette époque de monocultures, de manipulations et de monopoles. Le rouet de Gandhi le charkha était aussi un important symbole de liberté, non qu'il était grand et puissant mais parce qu'il était petit et qu'il était un signe de résistance et une inspiration pour les plus pauvres des familles. La graine elle aussi est petite et elle incarne la diversité : en elle, la diversité culturelle converge avec la diversité biologique ; en elle, les problèmes de l'écologie se conjuguent avec les questions de justice sociale, de paix et de démocratie.

Pour plus de renseignements :

Vandana Shiva
A-60 Hauz Khas
New Delhi, Inde

Tél. et téléc. : (91 11) 462-6699 ou 685-6795
Courrier élect. : TWN@unv.ernet.in

Les lecteurs peuvent reproduire les articles et les photographies du *CRDI Explore* à la condition de mentionner les auteurs et la source.

ISSN 0315-9981. Le *CRDI Explore* est répertorié dans le Canadian Magazine Index.

- [Comment s'abonner](#)
- [De retour au Magazine *CRDI Explore*](#)
- [De retour au site du CRDI](#)

Copyright © Centre de recherches pour le développement international, Ottawa, Canada
Faites parvenir vos commentaires à la [rédaction d'Explore](#).